

La plume et le fleuret

L'écrivaine néerlandaise a pris goût à l'écriture en Russie, où elle a vécu dix ans, jusqu'en 2001. Passionnée d'escrime, elle voit paraître en français celui de ses quatre romans dont l'héroïne est une bretteuse

FLORENCE NOUVILLE

Une boule de cheveux roux flamboyant sur fond blanc. C'est ce qui apparaît à l'écran lorsqu'on interviewe à distance Marente de Moor. Où se trouve-t-elle, cette écrivaine au visage de madone? Aux Pays-Bas, sa terre natale. « Mais dans cette région [du Limbourg] que l'on appelle ici "le pays des trois frontières", aux confins de la Belgique et de l'Allemagne. Loin d'Amsterdam la surpeuplée! » La solitude plaît à cette femme. Les marges l'envoûtent. Et plus encore les lignes de démarcation. « Il suffit que je sorte dans les bois et me voilà en terre flamande. De l'autre côté, c'est Aachen, Aix-la-Chapelle, où j'ai situé mon roman. Les zones frontalières sont toujours riches en histoires, le sol y est trempé du sang des batailles. Quand je me suis installée ici, le cadre de mon livre s'est présenté naturellement. »

Ce livre, c'est *La Vierge néerlandaise*. Marente de Moor y mélange trois sujets apparemment sans lien, la guerre, le désir et... l'escrime. Lorsqu'on y réfléchit pourtant, tout, dans ces pages, gravite métaphoriquement autour de ses thèmes de prédilection: la ligne, la rencontre, l'affrontement. « Imaginez la situation initiale d'un match entre fleuretistes et

dit-elle. Les deux participants sont toujours égaux, à égale distance du trait médian. Ce n'est que lorsque cet équilibre est perturbé que l'on peut voir la personne derrière le masque. C'est alors seulement que la situation devient dangereuse. » Et donc littérairement intéressante. Deuxième roman de Marente de Moor – elle l'a achevé en 2010 et en a publié deux autres depuis –, *La Vierge néerlandaise* a été traduit en seize langues

Parcours

1972 Marente de Moor naît à La Haye.

1991-2001 Elle vit à Saint-Petersbourg (Russie) et collabore au journal *NRC*.

2007 Premier roman, *De overtreders* (« le contrevenant », non traduit).

2010 *La Vierge néerlandaise*.

2018 Parution de *Foon*, son quatrième roman (« téléphone », non traduit).

et couronné par un Prix littéraire de l'Union européenne. Il nous arrive aujourd'hui par l'entremise d'une toute nouvelle maison d'édition, Les Argonautes, qui souhaite mettre à l'honneur la littérature européenne non anglophone. Sans cette maison, il y a fort à parier que Marente de Moor n'aurait jamais traversé la frontière française. Pourquoi? Mystère. En France, c'est une autre « *M de M* » (ainsi qu'elle signe ses courriels) que l'on connaît: l'écrivaine Margriet de Moor, qui n'est autre que sa mère.

Nous évoquons son enfance, sous le signe de la création. La prédestinait-elle à une carrière d'écrivaine? Pas du tout. « Il est vrai que je suis née dans une famille d'artistes. Ma mère est romancière, mon père était sculpteur, j'ai une sœur peintre, un oncle compositeur...

Mais ce n'est pas ça qui m'a poussée vers l'écriture. » Qu'est-ce alors? « *La Russie et le journalisme*. » A 14 ans, Marente de Moor s'éprend follement de la Russie. Etudiante en langues slaves à l'université d'Amsterdam, elle se promet d'aller y vivre un jour. De 1991 à 2001, elle passe dix ans à Saint-Petersbourg, « jusqu'à ce que le régime de Poutine rende l'air irrespirable ». A l'époque, elle rédige « des chroniques sur la vie quotidienne russe pour le



Marente de Moor, à Maastricht, en 2014. EDDO HARTMANN

journal néerlandais *NRC*. C'est ainsi qu'elle devient journaliste, qu'elle écrit de plus en plus, et qu'elle finit par céder à l'appel de la fiction.

Parallèlement, Marente de Moor a toujours été passionnée d'escrime. Dans *La Vierge néerlandaise*, elle réunit ses deux talents, la plume et le fleuret. On y trouve de magnifiques envolées sur le crissement des lames, les pas des bretteurs, les « *parades circulaires* ». On y sent aussi la beauté fluide du combat quand il ressemble à une danse: « *Un sautiller sur place, une petite avancée, retour, trois sauts sur la pointe des pieds, puis soudain, sans hésitation, en garde, position parfaite...* »

Comment a-t-elle découvert ce sport? Par Helene Mayer (1910-1953), cette escrimeuse allemande qui remporta à 13 ans son premier championnat, avant d'arracher, à 17, la première médaille d'or féminine aux Jeux olympiques d'Amsterdam, en 1928. « *Quand je l'ai vue pour la première fois, avec ses nattes blondes retournées sur les oreilles et ses airs de Marlene Dietrich, j'ai cru rencontrer une déesse, raconte l'autrice. En commençant la Vierge néerlandaise, je me suis dit qu'elle ferait un parfait "role model" pour Janna, mon héroïne de 18 ans. C'est pour ça que l'histoire se passe dans les années 1930.* »

Un « modèle »? On s'en étonne. Car le livre se passe en 1936, juste avant les Jeux olympiques de Berlin. Cette

année-là, Mayer se trouve aux Etats-Unis. Juive par son père, elle s'y est installée pour étudier et échapper aux persécutions antisémites. Mais voilà que, pour contrecarrer la campagne de boycottage des Jeux, Hitler la rappelle et l'invite à rejoindre l'équipe allemande. Contre toute attente, la sportive accepte. Même le Prix Nobel Thomas Mann n'arrivera pas à l'en dissuader. Médaille d'argent à l'issue des compétitions, la jeune femme ira jusqu'à arborer un brassard à croix gammée et à faire le salut nazi lors de la cérémonie finale.

Elle-même fan de la championne quand elle était plus jeune, Marente de Moor indique qu'elle n'a jamais compris la raison de ce comportement. « *J'ai lu plusieurs biographies, mais aucune ne m'a vraiment permis de trancher* », regrette-t-elle. Ignorance de la situation réelle en Allemagne? Volonté de préserver sa mère et son frère restés au pays? Ou simple désir de faire prévaloir le sport sur la politique, afin de récupérer la médaille d'or qui lui avait échappé quatre ans plus tôt? Quoi qu'il en soit, rien de cet épisode n'est raconté dans le roman. L'ombre de l'escrimeuse se contente de planer de façon abstraite. Mais, comme elle, Janna semble loin de la politique. La montée des périls l'occupe moins que son premier amour pour le vieux maître d'armes, Egon von Bötticher. Néanmoins, à la fin du livre, dans un flou onirique où l'on ne sait plus très bien qui est qui, un duel imaginaire a lieu entre la jeune fille et son idole. Marente de Moor veut-elle suggérer à quel point, dans leurs habits blancs, les deux femmes se ressemblent? A quel point il serait facile, pour Janna, de devenir Helene? De franchir la ligne qui la sépare du Mal?

« *Dans ce texte*, précise l'écrivaine, *je suis obsédée par la symétrie, la géométrie.* » Sur la couverture néerlandaise, un visage d'escrimeur, derrière le grillage de son masque, paraît coupé en deux par le fil d'une épée, partagé en deux moitiés qui ne s'assemblent pas exactement. L'éditeur français, lui, a choisi une autre photo. Un portrait très graphique de Helene Mayer où on la voit en fente, le torso vertical, la jambe à angle droit, le bras tendu sur le prolongement de son arme, barrant l'espace d'une diagonale parfaite. « *Là encore*, souligne Marente de Moor, *tout se ramène à des lignes.* »

Au fond, ce roman pourrait se lire comme une longue suite de variations

EXTRAIT

« *Autrefois, quand des hommes colériques croisaient leurs fers richement ornés pour la moindre brouille, [ils] se retiraient au fond des forêts. Nul ne devait voir que le prix de l'arrogance était la mort. Les affronts se lavaient à épée nue et à visage découvert, et cela ne regardait personne. Il n'y avait ni gagnant ni perdant: l'honneur était en jeu, et il récoltait plus souvent un homme mort qu'un homme vivant. Pas de quoi fouetter un chat. Les combattants du jour, eux, resteraient tous les deux vivants. Leur chance, c'était qu'un siècle auparavant, on avait décidé que le véritable ennemi n'était pas en face mais à l'intérieur de soi: la honte et la trahison. Pour une victoire sur le inneren Schweinehund, le salaud intérieur, il suffisait d'être marqué à vie.* »

LA VIERGE NÉERLANDAISE, PAGE 94

La jeune femme et le vieux maître d'armes

AMATEURS DE SABRES ET DE RAPIÈRES, EN GARDE! Ce livre est pour vous. Il ne parle pas seulement d'escrime, mais explore « *le combat comme expérience intérieure* » – pour reprendre un titre de l'écrivain allemand Ernst Jünger (1895-1998) dont l'esprit flotte sur certaines pages. Ici, cette expérience est double. Il y a d'abord celle de Janna, une Néerlandaise de 18 ans que son père, en 1936, envoie à Aix-la-Chapelle suivre les cours d'Egon von Bötticher, un vieux maître d'armes. L'homme a beau être balafré et coururé de partout, Janna en tombe violemment amoureuse: le premier assaut

est donc celui des sentiments. Mais la seconde expérience intérieure, la plus fascinante, est celle de Bötticher lui-même. Désarroi, vertige: cet homme ressemble au personnage d'Erich von Stroheim dans *La Grande Illusion*, de Jean Renoir (1937). Il incarne un monde d'avant, celui des officiers de la cavalerie prussienne; il croit en un « *ethos* » aristocratique de la guerre, imposant de respecter l'adversaire sans verser de sang inutile. Or, devant le conflit qui s'annonce – dont il vomit le caractère industriel et exterminateur –, il comprend, au point d'en devenir fou, à quel point ses valeurs sont désormais cadu-

ques, moquées, anachroniques.

On a du mal à s'expliquer pourquoi Marente de Moor est passée si longtemps sous les radars des éditeurs français. Une subtile composition allée à un style sec, tendu comme le bras de l'attaquant, fait de cet excellent roman un texte qui porte et qui touche. Sans nul doute l'un des meilleurs de cette rentrée littéraire. ■ FL. N.

LA VIERGE NÉERLANDAISE (De Nederlandse maagd), de Marente de Moor, traduit du néerlandais par Arlette Ounanian, Les Argonautes, 352 p., 22,90 €, numérique 16 €.

sur ce thème. Lignes ennemies, de frontière ou de conduite: on y revient toujours. En cela le livre résonne avec l'actualité. Quand Marente de Moor repart pour Janna, de devenir Helene? De franchir la ligne qui la sépare du Mal?

« *Dès la fin des années 1990, j'ai écrit des articles sur le changement de ton en cours, à la télévision ou dans la rue. Ce que je trouve le plus douloureux, dans la guerre en Ukraine, c'est que l'Occident dort depuis vingt-deux ans [l'arrivée de Poutine au pouvoir], naïf et neutre.* » Dans le livre, elle s'interroge sur la neutralité des Pays-Bas, en 1914. Quel rapport entre ces deux guerres? « *Toujours la même question, dit-elle: il s'agit de savoir combien de temps peut-on se permettre de rester sans rien faire et regarder un conflit sans devenir complice.* »

La réponse, d'après elle, c'est l'escrime qui la donne: autrefois, quand les duels étaient interdits, les témoins, eux aussi, étaient passibles de sanctions. ■